

Le « mamanais » et « lalangue »

Marika Bergès-Bounes*

Le « mamanais » et « lalangue » sont deux « langues » parlées avec les bébés dans un grand plaisir réciproque, portées par la voix surtout, mais aussi le regard, le toucher, la gestuelle de la mère - du père, de l'entourage - dans des sollicitations, des jeux, des rythmes posturaux langagiers, où les vocalisations du bébé anticipent, répondent, provoquent les interventions de la mère et de l'entourage : échanges précocissimes de langage, de posturo-motricité mère-enfant, qui se relancent, se répondent, soutenus par un désir réciproque de se voir, s'entendre, se rencontrer dans une jouissance palpable pour le « public » présent. Discours privés qui ne sont pas des langues obéissant à des lois ou à la syntaxe, mais faits de répétitions, de syllabes, de phonèmes, d'onomatopées, de chansons, de comptines rythmées : prosodie au plus près des expériences du corps, des inscriptions érotiques, jeux où le bébé va s'offrir à la jouissance de l'autre pour se faire reconnaître. J. Bergès a beaucoup parlé de ces échanges précocissimes¹ de langage, de parole, de posturo-motricité, entre la mère et l'enfant qui se répondent, l'un anticipant sur l'autre à tour de rôle, chacun se nourrissant, et jouissant de l'élan de l'autre, l'appelant, le provocant pour mieux le relancer dans une joute qui ne finit jamais, soutenue par un désir réciproque qu'on pourrait mettre du côté du réel, en tout cas de la vie. Joute où l'anticipation - c'est-à-dire l'hypothèse, le symbolique - va, tout de suite, des deux côtés, être le moteur de ce qui deviendra (et est déjà), pour l'enfant, une place de sujet. Importance de l'anticipation des deux côtés, chacun prévoyant le plaisir de l'autre dans la place de l'enfant à venir. Mamanais et lalangue participent de cette excitation langagière et posturo motrice créatrice érotisée, d'où émerge le bébé comme sujet en incorporant les signifiants, mais ces deux « langues » ne sont ni équivalentes, ni superposables, ni synonymes, semble-t-il.

Catherine Saint-Georges, Raquel Cassel et Marie-Christine Laznik, dans leurs articles sur la synchronie et le mamanais dans les films familiaux², indiquent que toutes les mères parlent mamanais à leur enfant, l'entourage aussi : on s'adresse au bébé dans une langue musicale, aigüe, faite de répétitions, d'onomatopées, de pauses, de diminutifs, dans une prosodie qui captive le bébé, qui va

*Psychanalyste A.L.I.

¹ J. Bergès, *Le corps dans la neurologie et dans la psychanalyse*, Ères.

² C. Saint-Georges, MC Laznik, R. Cassel, in : *Cahiers de Préaut* 2013/1, Ères.

répondre et relancer les interventions mélodiques de la mère : « la mère désire que l'enfant demande et l'enfant demande que la mère désire », écrit Piera Castoriadis Aulagnier.³

D'abord, le **mamanais** est transculturel écrivent-elles, il y a plusieurs dimensions : linguistiques, paralinguistiques (prosodie, rythme, tonalité), phonétiques, visuelles : variations, prosodie, ralentissement du temps. Il s'agit de capter l'attention du bébé, son intérêt, lui répondre... ou pas... ; vocalisations maternelles en écho, en réponse à celles du bébé. Le point culminant de ces échanges se situe à 6 mois. Les tonalités aiguës et les variations tonales attirent et maintiennent le bébé dans la relation : le mamanais a un pouvoir d'attraction dans ses exagérations, ses variations de volume et de rythme : « le mamanais s'inscrit au cœur de la relation dynamique affective mère-enfant, écrivent-elles, et est un vecteur de la qualité de cette relation » ; et les réponses du bébé viennent relancer le mamanais de la mère dans « une boucle interactive complexe » où les gestes, le visuel, le tactile et la voix interviennent en même temps. Très tôt, il a été repéré que les mères dépressives ont du mal à parler le mamanais à leur enfant, c'est-à-dire à jouer ces créations interactives érotisées qui enchantent le bébé et relancent son appétence pour l'autre en lui assurant une place où se loger.

Les travaux de Marie-Christine Laznik - les films familiaux qu'elle fait partager surtout - montrent la fragilité des interactions précoces chez les enfants à risque d'autisme ; dans les interactions précoces des enfants devenus autistes, la pauvreté de leur réponse à l'incitation de leurs parents peut appauvrir l'incitation parentale et la production du mamanais au cours du temps : « Notre recherche a montré comment, dès les premiers mois, ces bébés manquent d'appétence pour l'autre, comment les parents s'efforcent souvent néanmoins d'entrer en relation, comment la prosodie du mamanais peut susciter le désir de ces bébés de se faire voir et de se faire entendre, et comment le mamanais de ces mères pourrait finalement s'altérer alors que la fermeture du bébé devient plus manifeste : les bébés autistes sont peu réactifs mais semblent mieux répondre quand il y a du mamanais (...). Ils sont capables, au moins au début de leur vie, de traiter la voix humaine et même ses subtilités émotionnelles » (Cahiers Préaut 2013)

Chez les enfants devenus autistes les sollicitations de la mère et de l'entourage perdent beaucoup de leur pouvoir d'attraction : évitement du regard, retrait, non engagement relationnel : pas de sourire, pas d'intérêt visible pour ce qui se passe autour d'eux, peu de relance, peu d'écho quand on sollicite le bébé du regard ou de la voix. Pas de troisième temps de la pulsion où l'enfant se fait l'objet de la jouissance de l'Autre dans une jubilation partagée. Ce troisième temps de la pulsion - après le premier temps actif du bébé (je regarde, je suce), le second temps autoérotique où le bébé suce sa tétine ou son pouce - est celui où le bébé se fait objet pour l'autre, objet de jouissance. C'est le temps du

³ P. Castoriadis Aulagnier, *Demande et identification*, in: *L'inconscient* n°7, 1968.

pronominal où l'enfant « se fait regarder » « se fait grignoter » : tout le monde connaît ces moments joyeux où la mère mordille le pied du bébé dans des exclamations rieuses, et où le bébé tend son pied pour que ce plaisir recommence, ne s'arrête pas. Ces moments où l'enfant se fait sujet, jeu où le semblant se manifeste. Ce troisième temps pulsionnel ne se met pas en place ou très difficilement chez le bébé autiste ou à risque d'autisme ; et le travail de M.C. Laznik et des psychanalystes de bébés consiste précisément à « animer », « ranimer », « éveiller », à « aller chercher » ce bébé passif et enfermé en lui-même, en utilisant précisément l'outil mamanais, porté par la voix, le regard, la gestuelle du psychanalyste, pour permettre un début d'engagement relationnel chez le bébé et le maintenir, le soutenir : la difficulté étant que ce maniement du mamanais par l'analyste pour animer l'enfant, puisse se transmettre à la mère et à l'entourage pour qu'elle s'en empare durablement. Les films familiaux traitent tous de cette difficulté de transmission et de ce que M.-C. Laznik appelle « une course contre la montre » : « Notre étude du mamanais montre que celui-ci peut offrir un appui très intéressant dans la prise en charge très précoce puisque les bébés à devenir autistique sont nettement améliorés par cette prosodie (...) on entrevoit l'importance d'un travail triangulaire thérapeute-mère-bébé dans les cas de bébés enfermés ». (Cahiers Préaut 2013)

Le mamanais participe de **lalangue**, terme proposé par Lacan en 1971 ; il est une des entrées dans lalangue, l'outil de transmission princeps qui va, par l'attraction, la jouissance créée sur le corps parlant du bébé, produire « lalangue qui articule des choses qui vont beaucoup plus loin que ce que l'être parlant suppose de savoir énoncé⁴ », dans sa profusion de néologismes, de « dysorthographe calculée⁵ » (P. Valas) d'équivoques et d'homophonies. Lalangue, comme le mamanais, n'a rien à voir avec le dictionnaire, n'est pas non plus le langage ; ce sont des phonèmes au plus près de l'expérience du corps, des inscriptions érotiques qui deviendront érogènes sur le corps de l'enfant.

Comme le dit joliment Colette Soler « lalangue est la musicalité pulsionnelle mère-enfant qui danse sur la chanson de l'Autre. ».

Lacan, à la fin de sa vie, fera quasiment s'équivaloir lalangue et inconscient.

« Dans lalangue, pas de signifiant maître⁶ », dit C. Melman. C'est le réel qui commande, les signifiants de l'inconscient ne font pas chaîne avec ceux du sujet. Colette Soler dans « l'Inconscient réinventé »⁷ écrit ainsi que l'inconscient est « un savoir sans sujet », « lalangue, un lieu d'où les signifiants différentiels peuvent passer au langage (...). Pas d'ordre dans lalangue. Elle n'est pas une structure, ni de langage, ni de discours (...). Elle est le niveau astructural de l'appareil verbal (...), la

⁴ J. Lacan, *Le séminaire Encore*, éd. Le Seuil.

⁵ P. Valas, Journée ALI sur La Troisième, juin 2021

⁶ C. Melman, séminaire préparatoire aux Journées sur La Troisième

⁷ Colette Soler, *Lacan, l'Inconscient réinventé*, PUF, 2009.

langue vient du parler entendu ». Comme dans le mamanais, les intonations musicales de la mère sont davantage chansons, comptines, accent, rythmes, mouvements, mélodies, proverbes, que signifiants à proprement parler. Le bébé ne « comprend » pas les mots qui lui sont offerts mais repère des sons, des rythmes, les attend, les anticipe, et les réclame par ses vocalises, ses gazouillis, ses rires et la monstration de son corps érotisé. Il se l'approprie sans la parler, il demande que « ça continue », « que ça ne s'arrête pas », que « ça recommence », dans une appétence symbolique sans limite, sans coupure, sans refoulement. Il y a déjà repéré sa place de sujet dans un effet de séduction et d'énigme : « lalangue » se repère dans les traces qui portent la trace de la jouissance (...) le savoir de lalangue a des effets d'affect » (Lacan).

Lacan a évoqué lalangue comme la langue première, les lallations : « c'est le langage enraciné dans le maternel », « la somme des équivoques dans une langue donnée ». Par exemple : « vœu et veut ; non et nom ; d'eux et deux, qui ne sont pas par hasard » (Lacan) ; « lalangue, ça fait rivière, rivière de retour par ce à quoi on tient à sa famille, c'est-à-dire par l'enfance » ; « c'est l'ensemble des femmes qui a engendré ce que j'ai appelé lalangue »⁸.

Lalangue se construit dans les échanges érotisés entre la mère et l'enfant, entre cette mère-là et cet enfant-là : la mère n'a pas la même lalangue avec chacun de ses enfants, bien-sûr, pas le même mamanais non plus, puisqu'ils s'élaborent dans un échange singulier, où la réciprocité des désirs et des accords de la mère et de l'enfant est en jeu.

Lacan était dans une sorte de proximité attentive, émue, avec lalangue : il parlait de « lalangue qui est mienne », « lalangue qui m'est amie d'être mienne ». Et à la fin de sa vie, il disait qu'il « parlait en lalangue », faisant quasiment équivaloir lalangue et inconscient : « le langage sans doute est fait de lalangue - c'est une élucubration sur lalangue - mais l'inconscient est un savoir-faire avec lalangue ». Inconscient mettant en jeu le potentiel associatif de lalangue, qu'il va mettre du côté du réel : « lalangue que j'écris est un seul mot dans l'espoir de ferrer, elle lalangue, ce qui équivoque avec faire réel ». « L'inconscient c'est que l'être en parlant, jouisse » dit Lacan.

C. Soler, elle, met clairement l'inconscient du côté de lalangue et du réel : « l'inconscient- lalangue ». « En mettant l'accent sur lalangue, Lacan ne récuse pas l'incidence de l'Autre, sous la forme notamment des parents, je l'ai dit, mais il déplace le point d'impact : du poids du discours de l'Autre (articulé en langage), il passe au poids de lalangue de l'Autre, la langue entendue de l'Autre. Eh bien, c'est un passage du symbolique au réel. Lalangue, ce n'est pas du Symbolique, c'est du Réel. Du Réel parce qu'elle est faite de uns, hors chaîne et donc hors sens (le signifiant devient réel quand il est hors chaîne) mais de uns qui, en outre, sont en coalescence énigmatique avec de la jouissance. D'un côté lalangue opère sur le Réel dont le corps se jouit, il le « civilise », dira Lacan, symptôme ; d'un autre

⁸ Lacan dans La Troisième

côté, recueillant les signes laissés par les expériences de jouissance, elle devient elle-même objet de jouissance. C'est l'une des grandes thèses du séminaire *Encore* : parler est en soi une jouissance⁹ ». « L'inconscient, c'est la façon qu'a eue le sujet d'être imprégné par le langage, d'en porter l'empreinte » (...), dit Lacan. « C'est dans la rencontre des mots avec le corps que quelque chose se dessine », ajoute-t-il.

Le *mamanais* serait-il un des outils de création de la langue, prise sur le vif, en train de se faire, de « se jouir dans le corps parlant », avant que la langue soit « le bois mort dont on se chauffe », « le dépôt, l'alluvion, la pétrification qui s'en marque du maniement par un groupe de son expérience inconsciente¹⁰ » ; « La langue, dépôt mort des mères dans un évanouissement permanent du sens », (P. Valas).

Une langue vivante est « toujours une langue morte » écrit Lacan dans la *Troisième* car « c'est la mort du signe qu'elle véhicule ». Ce qu'elle recueille, « c'est la jouissance passée au signe ou à la lettre, qui se présente comme du bois mort ».

« Ce n'est pas parce que l'inconscient est structuré comme un langage - c'est ce qu'il a de mieux - que pour autant il ne dépend pas étroitement de la langue, c'est-à-dire de ce qui fait que toute langue est une langue morte, même si elle est encore en usage¹¹ ». « En usage » veut dire « usage de jouissance », précise C. Soler, qui parle même de « la langue cimetière » « mais en réactualisation constante » où, comme dans les vrais cimetières, de nouveaux signes sont admis « secrétant de nouveaux mots, locutions, équivoques », alors que d'autres au contraire « tombent en désuétude, sont éliminés, car impropres à l'actualité des jouissances, hors d'usage donc.

Lalangue est morte, mais elle vient de la vie¹² ».

La question des liens, du nouage des fonctions, des effets de ces deux néologismes, « *mamanais* » et « la langue », reste difficile et délicate. Comment s'articulent-ils pour chacun de nous ?

⁹ C. Soler, *Lacan, l'Inconscient réinventé*, PUF, 2009.

¹⁰ J. Lacan, *ibid.*

¹¹ J. Lacan, *ibid.*

¹² C. Soler, *ibid.*